

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 223 comporte une numérotation fautive: p. 3.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIÈME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

I—OU LOUIS CLERMONT GAGNE BIEN SA NUIT

Pendant que se passaient ces événements que nous venons de rapporter, Louis Clermont s'était renfermé dans sa chambre en donnant l'ordre que personne ne vint le déranger, sous aucun prétexte.

On sait qu'il habitait un petit pavillon isolé, au fond du jardin, qui avait même sa sortie particulière — ce qui lui permettait d'aller et de venir sans être observé ou gêné par les domestiques du duo et de la duchesse.

Ses habitudes vagabondes et ses goûts de désordre et de plaisir nocturnes n'auraient pu résister longtemps à une discipline sévère, et ses allures n'auraient pas tardé à inspirer des soupçons à son entourage, s'il n'avait assuré, ainsi, son indépendance personnelle. Bien que déjà âgé, il avait un de ces tempéraments de fer qui semblent échapper à l'attention des autres, et ce n'eût pas été la peine d'avoir, à présent, de l'argent, du loisir, de la sécurité et du bien-être, s'il avait été contraint de vivre en anachorète. Quand il le fallait, il savait se dompter et jouer, dans la perfection, la comédie de l'honnête homme.

Une fois la représentation terminée, il lâchait le frein à ses passions et trouvait la plus grande douceur à mettre la bride sur le cou à ses goûts crapuleux.

Ainsi la nuit venue, il s'absentait souvent pour aller passer

quelques heures dans les tripots où l'on joua et dans ceux où l'on aime à tant par tête.

Grâce à la disposition de son appartement, personne ne s'en doutait. Il sortait, il rentrait à sa guise.

Si, parfois, le matin, il se levait tard, le visage fatigué de

ses orgies de la nuit, il était censé avoir des crises de névralgie ou avoir vieilli pour tenir à jour la comptabilité de M. le duo de Kandos.

Cette fois ce n'était point pour folichonner en secret qu'il s'était renfermé et avait interdit sa porte, mais bien pour travailler, comme il disait en ricanant, au bonheur des jeunes gens.

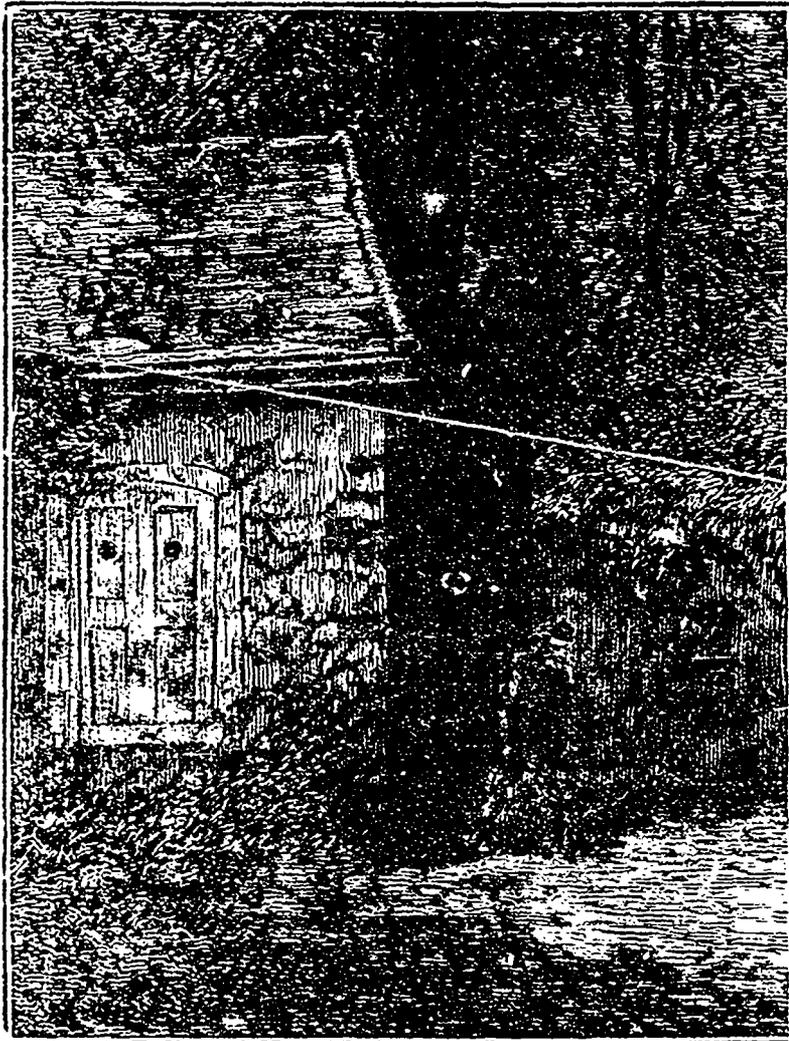
On se rappelle qu'il s'agissait, en effet, pour lui d'assurer le mariage d'Annette et de Gaston, en produisant l'acte de décès d'un certain Louis Clermont, mort à La Plata.

On se rappelle également qu'à la suite des révélations faites par M^{lle} de Kandos à l'homme qu'elle aimait, Gaston Lapière, ou plutôt Gaston Clermont, avait consenti à le laisser faire, à épouser, en un mot, la fille du duc, en donnant carte blanche aux agissements du vieux forçat, sans s'y mêler ni paraître le connaître.

Louis Clermont était enchanté de cette solution, et c'est pour y travailler, à tête ou mieux, « à main reposée », qu'il s'était enfermé chez lui, loin de tous les regards.

— Cela marche sur des roulettes ! se disait-il en se frottant les mains.

Gaston, marié, n'est plus en danger.



Il s'habilla d'un costume sombre et sévère, et sortit par la porte de derrière.

La Mariquita elle-même, qui aurait pu renverser l'échafaudage de notre fortune, si péniblement élevé, se résigne et va partir.

Bravo fille, va !

J'ai toujours eu un faible pour elle !

Le mariage fait, la Marquessa retournée en Amérique, je ferai réaliser sa fortune à Ouchillo, et nous partagerons fraternellement de la main à la main.

C'est une petite opération très-urgente et très-utile.

Je placerai ma part en sûreté, et alors arrive qui plante !

J'aurai toujours un bon petit morceau de brioche sur la planche...

Il se gratta le front.

—Me séparerai-je de Ouchillo ?

Non, pas tout de suite.

À quoi bon ?

Il sera toujours prudent de le surveiller...

Puis, en restant avec lui... je continuerai de partager sa part... sans toucher à la mienne... et je ferai valoir mes fonds, au lieu de vivre dessus... ce qui serait trop bête, après tout,

Il sourit, à cette agréable idée.

—Allons, tout va pour le mieux, et s'il arrivait un accident à ce pauvre duo... mon Dieu, il faut tout prévoir ici-bas... cela me priverait d'un ami... c'est vrai... mais j'aurais toujours sauvé une notable partie du sac... et c'est là l'important !

Il fit quelques tours dans sa chambre.

—Maintenant, travaillons. Posons les bases de ce riant avenir.

Ceci dit, après avoir soigneusement fermé à double tour la porte qui communiquait avec le jardin de l'hôtel, et se sentant, désormais, bien seul, et à l'abri de tous les regards indiscrets, il se mit devant une table, garnie de « tout ce qu'il faut pour écrire, » y étala les diverses pièces officielles relatives à la mort de Jean Pruneau, dit Ouchillo, et les examina attentivement, en connaisseur, avant de leur faire subir les diverses opérations intelligentes qui devaient y assurer la substitution de la personnalité de Louis Clermont à celle du susdit Ouchillo.

Cette occupation importante employa toute la journée et une partie de la soirée.

Cela était minutieux, et il ne fallait négliger aucun détail, la petite erreur pouvant révéler le faux à des yeux exercés.

Depuis longtemps, il avait, d'ailleurs, étudié les diverses signatures autographes et il les imitait, ainsi qu'il eût dit dans son langage imagé « comme père et mère ! »

Il commença donc par laver les papiers, c'est à dire par les plonger dans un bain « ad hoc » qui enleva tout ce qui était écriture, sans altérer l'impression et les cachets officiels, à l'encre grasse.

Ceci fait, il mit les feuillets sous presse, afin de les sécher.

Puis, quand, ils furent secs, le lavage les ayant blanchis à l'excès et quelque peu décolorés, il les replongea dans un second bain, destiné à leur rendre la colle et la nuance enlevés.

De nouveau, il les remit sous presse.

Quand ils en sortirent, pour la seconde fois, le papier avait repris son aspect naturel.

Il ne restait plus qu'à remplir les blancs et à reproduire les signatures primitives disparues.

Cela ne prit qu'un instant.

Louis Clermont était réellement doué, de ce côté, et il n'y avait guère d'écriture et de paraphe qu'il ne pût imiter, en perfection, après quelques heures d'étude.

Cette tâche terminée, il contempla son travail.

O'était merveilleux d'exactitude.

Impossible de deviner, ou même de soupçonner la fraude.

—Et voilà ! fit-il en sifflant entre ses dents un air apprîs, autrefois, au bague.

—Cela tromperait l'œil d'une mère ! ajouta-t-il avec un certain orgueil.

Maintenant Louis Clermont est bien mort : mort à tout jamais !

Il n'y a plus qu'à pâlir un peu l'encre, qu'à froisser, à salir ces pièces, à leur redonner les plis naturels.

Ce n'est rien.

Il se frotta doucement les mains.

Mais il n'était pas homme à s'endormir sur ses lauriers.

Promptement, il fit disparaître toutes les traces de ce travail méritoire, mais pour lequel, — tant le monde est ingrat ! — on ne l'eût point récompensé.

—Ce n'est pas plus difficile que ça !

Dans trois jours, on affichera les bans.

Dans trois semaines les « jeunes gens » feront souche d'honnêtes gens, et on ne saura jamais que, dans leurs veines, comme dans celles de leurs enfants, coule le sang d'un forçat et d'un assassin incendiaire, et que le bien-être et le bonheur dont ils vont jouir, à la face de la société bégueule, ont été ramassés dans le meurtre d'un frère par son frère et sont la récompense d'une quantité innombrable de faux en écritures publiques et privées.

Il s'arrêta.

—Quelle comédie que la vie !

Il s'arrêta encore.

—Maintenant, allons rigoler ! je l'ai bien gagné.

La nuit était venue.

Il s'habilla d'un costume sombre et sévère, et sortit par la porte de derrière, qui lui permettait de s'absenter, alors qu'on le croyait paisiblement étendu entre ses deux draps.

Il était tard.

Il avait faim, n'ayant point dîné.

Il gagna un cabaret de sa connaissance, s'y fit servir un plantureux repas, énergiquement assaisonné, et abondamment arrosé, et alla « rigoler » le reste de la nuit.

Il ne rentra qu'au matin.

Malgré sa fatigue, il ne voulut point perdre la journée qui se levait.

Aussi, après avoir changé de vêtement, et s'être baigné la tête dans l'eau froide, voyant qu'il était neuf heures du matin, il se dirigea vers l'hôtel principal, où habitait le duo de Kaudos, afin d'avoir avec lui une conversation décisive, et de lui annoncer que tout était arrangé suivant son plan.

Le temps était splendide.

Le soleil, déjà chaud, jetait à flots ses rayons d'or dans la verdure, rafraîchie par la nuit, du petit parc, au milieu duquel s'élevait l'habitation que nous connaissons pour y avoir pénétré plusieurs fois déjà.

Au moment où Louis Clermont, redevenu l'infondant Bernard, s'appêtait à gravir les marches du perron, il aperçut les domestiques massés, à l'entrée du vaste corridor qui desservait le rez-de-chaussée, parlant avec animation, faisant de grands gestes, paraissant très-troublés et très-amusés.

Le vieux forçat s'arrêta inquiet.

Il était défiant, par habitude et par position.

Quand on a le passé qu'il traînait derrière lui, et quand on porte, sur ses épaules, le présent que nous savons, tout ce qui est

inattendu, tout ce qui ne s'explique pas immédiatement, peut être une menace.

— Oh ! oh ! — se dit Louis Clermont. — Qu'est-ce que cela signifie ?

Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur ?

Et, prenant sa résolution, il s'avança vers le groupe, où il se fit un grand silence à sa vue.

II

LA DISPARITION

M. Bernard occupait une position à part dans la maison du duo de Kandos.

D'abord ses fonctions officielles d'intendant le plaçaient fort au-dessus de la valetaille ordinaire.

Ensuite, on se rappelle que Louis Clermont avait été présenté par Cochillo, comme un ancien professeur, rencontré par lui en Amérique, ce qui jetait sur le personnage un reflet de sérieuse éducation et le classait immédiatement parmi les hommes d'études libérales.

Enfin, on savait qu'il avait sauvé la vie au duo, alors que ce dernier n'était encore que marquis, et que de véritables liens, d'intimité, d'amitié, unissaient le gentilhomme et son intendant.

Louis Clermont, d'ailleurs, avait habilement exploité la situation, pour se créer une situation très-forte et très-importante dans la maison de son maître, et les serviteurs de ceans l'y traitaient avec un grand respect, et lui obéissaient, la plupart du temps, ainsi qu'ils eussent obéi au duo lui-même.

Ce fut donc d'un ton d'autorité véritable que Bernard, en arrivant près du groupe des domestiques, demanda :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! monsieur l'intendant, s'écria une petite bonne à mine éveillée, rompant la première le silence, M. le duo et Mme la duchesse ont disparu !

— Comment disparu ? répéta Bernard. Qu'est-ce que vous dites là ?

— La vérité, répondit le laquais de confiance de Paul de Kandos.

— La vérité ! répéta encore Bernard. Voyons, êtes-vous fous ?

Que signifie cette plaisanterie ?

Tout en parlant, il interrogeait du regard les physionomies des serviteurs, rassemblés là.

Ces physionomies ne lui disaient que trop clairement que personne ne plaisantait et n'avait envie de plaisanter.

— Monsieur Bernard, reprit le domestique le plus âgé, voici ce qui s'est passé...

— Parlez vite ! fit Louis Clermont en proie à une agitation intérieure qu'il parvenait, cependant, à dominer.

— Ce matin, c'est-à-dire, il y a une heure, poursuivit le laquais, je me suis rendu à la chambre de M. le duo, un peu étonné de n'avoir pas entendu son coup de sonnette habituel.

Marie, la femme de chambre de madame, éprouvait la même surprise que moi... car madame, bien que matinale ordinairement... n'avait point encore appelé... mais, après ce qui s'était passé, hier...

Le domestique hésita et s'arrêta.

— Quoi ? fit vivement Bernard. Il n'était passé quelque chose d'extraordinaire, hier ?

— Oh ! mon Dieu... oui et non... monsieur et madame... paraissaient agités... à la suite d'une visite... Ils n'étaient point

descendus dîner... Ils s'étaient renfermés dans leur chambre... et avaient défendu qu'on les dérangeât... sous quelque prétexte que ce fût... Ce qui fait...

Louis Clermont sentait s'augmenter son inquiétude ; mais ne sachant encore de quoi il s'agissait, et craignant, avec sa prudence habituelle, de se compromettre par quelque mot intempestif ou maladroit, il se contenta de dire écholement :

— Voyons, continuez donc !

— Pour lors, reprit le vieux domestique, arrivé à la porte de M. le duo, je frappai discrètement.

Pas de réponse.

Il dort encore, pensai-je.

Je redescendis... mais, en redescendant, je rencontrai Marie qui redescendait également...

— Eh bien ?

Eh bien, monsieur Bernard, ajouta la femme de chambre, il m'était arrivé la même chose qu'à Joseph.

— Quelle même chose ?

— J'avais frappé à la porte de madame, qui n'avait pas répondu... et j'avais remarqué le grand silence qui régnait dans les appartements.

— Il fallait essayer d'entrer.

— C'est ce que nous avons fait, repliqua Joseph.

Après une demi-heure d'attente, voyant que ni monsieur, ni madame, ne sonnaient, ne paraissaient... nous sommes remontés.

J'ai tourné le bouton de la porte, croyant la trouver fermée en dedans... Elle ne l'était pas !...

— Ah !

— Je suis entré... J'ai parcouru l'appartement de M. le duo... Vide !

— Il est peut-être sorti, ce matin, pour une promenade au bois, fit Clermont, qui se sentait pâlir.

— Non, monsieur. Le cheval est à l'écurie, et le portier aurait vu passer M. le duo.

— C'est vrai !

— Ainsi que Mme la duchesse, ajouta vivement Marie. Or, son appartement n'était pas plus fermé que celui de M. le duo, et il était également vide.

Et, de plus, les lits n'ont point été défaits... Ni monsieur, ni madame ne se sont pas couchés, cette nuit... et on ignore à quelle heure ils sont partis...

— Mais Mme de Kandos ? s'écria tout à coup Louis Clermont. Où est-elle ?

— Oh ! mademoiselle est partie, hier au soir...

— Partie !... Eh bien ?

— On ne l'a plus revue !

— Elle n'est pas rentrée ? balbutia Bernard, qui comprenait, maintenant, à n'en plus douter, qu'il devait s'être passé quelque drame terrible, et qui tremblait, à l'idée des catastrophes possibles et des dangers à prévoir.

— Non, répliqua le portier, qui venait de rejoindre le petit rassemblement des autres serviteurs, et qui avait entendu les dernières paroles.

— Elle était seule ? demanda encore Clermont, presque machinalement.

— Pardonnez-moi, monsieur l'intendant, une dame l'accompagnait.

— Une dame ! Quelle dame ?

— Je ne la connais pas. Elle était arrivée dans la journée...

— Et, ajouta Marie, elle n'avait pas voulu dire son nom ; mais elle avait demandé Mme la duchesse.

—Comment était-elle, cette dame ?

—Grande, très-belle, très-brune, vêtue de noir... Des yeux...

Oh ! je n'ai jamais vu les pareils... et l'accent étranger.

—Mariquita ! pensa Clermont, au comble de la terreur. Nous sommes flambés ! Oh ! la guouso !... Elle m'a trômpé... Elle aura fait quelque malheur !

—Il avait pour.

Il se sentait prêt à perdre la tête.

Mais le vieux bandit avait des nerfs d'acier.

—Pas de bêtise ! se dit-il à lui-même.

Il faut d'abord voir clair... et savoir.

Il se raidit, et, par un violent effort de volonté, retrouva sa présence d'esprit.

—C'est bien, reprit-il tout haut, voyons d'abord si M. le duc n'a rien écrit, rien laissé pour expliquer ce brusque départ.

Il parvint à sourire.

—Vous m'avez fait peur, un instant, continua-t-il. J'ai presque cru à crime... mais vous êtes sûrs...

—Oh ! pour cela, oui, s'écrièrent plusieurs voix.

—Il n'y a rien de dérangé...

—Tout est place...

—Et, d'ailleurs, nous aurions entendu...

—C'est évident ! fit le vieux forgat. Tout va s'expliquer, tout à l'heure.

Du geste, il écarta le groupe, qui occupait le couloir et fermait le passage.

—Je monte là-haut, dit-il. Restez ici, et surtout que personne ne dérange rien ! Je connais les habitudes de M. le duc.

Il reprit haleine.

—Je prévois... ce que c'est... ajouta-t-il à tout hasard.

—Si vous n'étiez pas venu, et si personne n'était rentré, fit Joseph j'avais presque envie d'aller prévenir à la préfecture...

—Pourquoi cela ? s'écria Clermont d'une voix terrible.

—Dame ! monsieur Bernard... on ne sait pas... S'il était arrivé malheur à monsieur le duc, ou à madame la duchesse... mais, puisque vous êtes là...

—Oui, oui, je suis là, reprit Bernard, en se remettant. Cela me regarde. Je vous défends de bouger... Je vais voir là haut... Je sais ce que c'est...

Les domestiques le regardèrent avec étonnement.

—Ou, du moins, je crois le deviner... Je monte... Je vais voir par moi-même.

Il n'y a pas s'inquiéter.

Clermont parlait avec agitation.

Il s'élança brusquement devant lui, et gravit le premier étage.

—Prévenir la police ! pensait-il tout en montant. Lui donner l'éveil !... Les idiots ! Il ne manquerait plus que cela ! Nous voilà dans de jolis draps ! Qu'a pu faire la Marquesa ? Car c'est elle ! Elle m'a mis dedans ! Elle me le paiera... si je la repince ! Mais où sont-ils ?

Cette poule mouillée de Cuchillo à perdu la tête...

Où a-t-il pu passer ?

Et la petite duchesse ?

Et Annette ?

Filée avec la Mariquita...

Mais alors, c'est qu'elle sait tout ! Tonnerre de Dieu !

Il s'arrêta sur le palier.

Maintenant, il était seul.

Il souffla fortement et s'épongea le front baigné de sueur.

—Pourvu que l'animal ne se soit pas suicidé... il en est

capable... Il est si bête ! et si lâche ! Il a des romords... des scrupules.

Orélin, va !

C'est que je serais ruiné !

Il entra dans le cabinet du duc qui précédait sa chambre à coucher.

—Et si la duchesse allait parler, car elle doit savoir aussi... cela est certain !

Comment a-t-elle pris la chose ?

Mal, à coup sûr !

Il s'arrêta encore.

—J'ai presque envie de filer.

Il hésita, puis secoua furieusement les épaules et la tête.

—Mais non, mon bonhomme ! On ne jette pas le manche après la cognée... si vite que ça !

Est-ce que je vais caponner, à mon tour ?

Filer, ce serait tout perdre...

Et on peut tout sauver, peut-être...

Allons ! Allons !... du sang-froid, du toupet.

Et attendons de voir plus clair, avant de faire une bêtise, ou de jouer des guibolles !

Alors, il referma, derrière lui, la porte du cabinet où il venait d'entrer et commença par regarder autour de lui.

III

OU LOUIS CLERMONT SE MONTRE A LA HAUTEUR DES CIRCONSTANCES

Au premier abord, le cabinet du duc, ainsi que l'avait dit Joseph, le domestique de confiance, attaché plus particulièrement à la personne de Cuchillo, ne présentait rien d'anormal.

Tous les objets, tous les meubles, étaient à leur place habituelle.

Rien n'indiquait, en effet, qu'il y eût une lutte, ou une surprise violente. Par là, se trouvait éloignée, du moins en ce qui concernait cette pièce, l'idée, possible après tout, d'un crime accompli contre le duc.

Sur le bureau de travail, vers lequel se dirigea tout d'abord Louis Clermont, il y avait quelques papiers, des journaux, des lettres reçues dans la journée.

Là encore, rien d'extraordinaire, ou de nature à révéler les causes de ce brusque départ.

Clermont fouilla ces papiers, parcourut ces lettres, secoua ces journaux, avec l'espoir, ou, plutôt, le désir d'y trouver un mot de son complice, qui le prévint et le mit au courant, ou tout au moins, d'y découvrir un témoignage quelconque de ses préoccupations.

Ce fut en vain.

Le vieux forgat allait s'éloigner, fort désappointé et assez découragé, quand ses yeux aperçurent, tout à coup, un tiroir non complètement fermé.

Ce tiroir, il le connaissait.

C'était un tiroir à secret, où il savait que Cuchillo plaçait quelques papiers intimes, et tenait un revolver.

Il essaya d'ouvrir complètement ce tiroir.

Il y parvint facilement.

Il était vide !

—Oh ! oh ! fit Clermont. Il n'y avait point de valeur là-dedans, mais des papiers et une arme. Il les a pris, qu'ils détruisent et il a emporté l'arme.

C'est grave !

Il serra les poings avec rage ; mais il n'était pas homme à se perdre dans ses réflexions, quand il se sentait sur une piste.

Il se dirigea donc vivement vers la cheminée, dont le tablier était abaissé, le releva et aperçut ces cendres, de caractère spécial, qui annoncent qu'on a brûlé de nombreuses feuilles de papier.

— Ah ! ah ! fit-il encore. Voilà un indice.

Pourquoi a-t-il détruit cela ?...

Et qu'y avait-il dans ces papiers ?

Il s'agenouilla pour fouiller dans les cendres, avec l'espoir que la destruction n'était peut-être pas tout à fait complète et qu'il trouverait quelques lambeaux d'écrit.

Mais la flamme avait fait son office jusqu'au bout.

Il allait se relever, quand il aperçut, grâce à la disposition inclinée qu'il avait prise, un revolver jeté sous un fauteuil.

Il le saisit avec empressement.

Il était chargé et armé.

On l'avait lancé au loin.

Il était extraordinaire même qu'il ne fût parti.

— Pourquoi l'avait-il armé ? se demanda le bandit.

Pourquoi l'a-t-il rejeté ?

Il réfléchit.

— L'a-t-on désarmé par la violence ? Non.

Il y aurait une trace de lutte quelconque... et, décidément, il n'y en a pas.

Il fourra le revolver dans sa poche, se releva, puis se dirigea fort pâle, vers la chambre à coucher du duc, laquelle communiquait avec son cabinet par une porte en face de la cheminée.

La chambre à coucher était encore plus muette que la pièce précédente.

Il était évident qu'on n'y avait pas même pénétré, depuis l'avant-veille.

Le lit n'avait pas été touché.

Louis Clermont la parcourut et l'inspecta, néanmoins, de la façon la plus minutieuse.

Il y retrouva tous ces objets d'utilité commune qu'on emporte nécessairement avec soi, quand on s'absente pour quelques temps.

Les clefs étaient sur les meubles, et sur les armoires.

Chaque chose y reposait à sa place.

Il constata même que le duc n'avait pas emporté un seul vêtement.

S'il était parti, il était parti avec le costume qu'il portait sur lui.

Mais parti, pourquoi ?

Parti, où ?

Voilà ce que l'intendant Bernard ne parvenait pas à comprendre nettement.

— Il y a de la Mariquita là-dessous, grommelait-il entre ses dents, d'un air menaçant.

— Que s'est-il passé, au juste ?

Il avait fini d'inspecter l'appartement privé du duc.

— Voyons celui de la duchesse ! dit-il.

Une femme ne file pas ainsi, sans laisser derrière elle quelque trace de ses dernières préoccupations.

Ceci dit, il quitta la chambre à coucher, revint dans le cabinet, il jeta un dernier coup d'œil pour l'acquiescement de sa conscience, sortit sur le corridor, le traversa et entra chez la duchesse.

Le spectacle fut le même.

Rien de dérangé.

Le petit salon intime, où nous avons assisté à la dernière entrevue entre Annetto de Kandos et Gaston Lapierre, où Jean

no avait l'habitude de se tenir, n'offrait rien de suspect et ne révélait rien.

Cependant, Clermont aperçut un coussin du canapé, froissé, comme si quelqu'un y eût enfoui son visage.

Il s'en approcha, le contempla, le palpa, le retourna et trouva un mouchoir appartenant à la duchesse.

Ce mouchoir était froissé aussi ; il portait des déchirures et des trous, comme si on l'eût mordu avec les dents.

De plus, il avait l'aspect d'un linge qui a été mouillé.

— Elle a pleuré ! se dit l'intelligent coquin, et elle a essayé d'étouffer ses sanglots, en mordant son mouchoir.

— Cela va mal ! Cela va mal ! murmura-t-il.

Il gagna, alors, la chambre à coucher.

Le lit, non plus, n'avait pas été touché.

Seulement une armoire était ouverte.

C'était celle contenant quelques-uns des vêtements de Jeanne.

Pas une robe n'était dérangée.

Mais il manquait un pardessus : le plus simple et le moins coûteux de tous ceux que possédait la petite duchesse.

Clermont, de plus en plus agité, revint dans le boudoir, et se dirigea vers le secrétaire que Jeanne possédait dans sa chambre, chez le vieux duc de Kandos, avant son mariage.

Elle tenait à ce petit meuble.

C'était là qu'elle avait serré jadis le manuscrit où elle se confiait à elle-même son amour romantique pour Paul de Kandos, le fils maudit et prosaïque.

Louis Clermont le connaissait sur le bout de ses doigts, pour y avoir opéré, on se le rappelle, une descente suivie de fouille.

Le meuble avait sa clef sur la serrure. Il l'ouvrit.

Plusieurs tiroirs contenaient de l'argent.

La duchesse était donc partie sans toucher aux sommes qu'elle renfermait ?

Cela parut plus étrange que tout le reste au vieux bandit.

Mais d'autres tiroirs, ayant contenu des papiers évidemment, étaient vides.

— Est-ce qu'elle a brûlé les siens aussi ? se demanda-t-il.

Et il inspecta la cheminée, comme il avait fait chez Cuohillo.

La cheminée n'avait point de cendres.

— Elle n'a rien détruit, conclut-il.

Elle a emporté.

Cette longue visite domiciliaire augmentait, à chaque minute, les angoisses de l'ex-forçat.

— Cela va mal, répétait-il entre ses dents, avec un regard farouche.

Mariquita ! Tu as fait des tiennes !

Voilà ce que c'est que d'avoir un faible pour les gens.

Cela ne m'arrivera plus !

Je ne me suis pas assez défilé d'elle... car cette femme étrange... n'est elle.

Que s'est-il passé ?

Ah ! je donnerais gros pour le savoir !

En attendant, il continuait à ne savoir qu'une chose, c'est que ce départ brusque menaçait toute son existence, et que l'échafaudage péniblement élevé par lui était probablement, à l'heure actuelle, par terre !

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Le volume intitulé « Le Duc de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALDIANINO

I

La marchesa se méprit à cet empressement qu'elle ne pouvait comprendre.

— Ah ! dit-elle en retirant sa main qu'elle avait posée sur celle d'Amaranthe, je n'ai plus rien à vous dire, et vous éviterez tous les malheurs, puisque vous ne le repousserez plus. Je suis désolée d'avoir changé votre route : vous alliez le rejoindre apparemment.

Madame Dandolo sourit avec tristesse, et reprit sa main qu'elle lui enlevait.

— Pauvre femme, qui voit tout à travers son amour ! Rassurez-vous, je n'aime point Armand, je ne puis l'aimer, je ne l'aimerai jamais.

D'abord, je suis liée par un sentiment éternel et par un devoir sacré ; mais fussé-je libre, mais n'eussé-je jamais connu Audrea, Armand est de tous les hommes le seul auquel il me soit interdit de songer.

— Vous êtes bonne, et votre bonté m'encourage, chère comtesse : je vous ouvrirai mon cœur, je vous dirai tout.

Après, vous me jugerez, vous me pardonnerai, je l'espère, si vous ne m'excusez pas : j'ai tant souffert ! j'ai tant expié ! ce funeste amour a porté dans ma vie une lumière si profonde et si cruelle !

— Parlez, parlez ! je vous promets d'avance sympathie et intérêt.

Elle s'assirent près du parapet, les regards sur la lagune, et la marchesa, essuyant ses larmes, commença ainsi :

II

— D'abord, et avant tout, chère comtesse, croyez-vous qu'un amour vrai puisse changer complètement la nature, les idées, même le caractère d'une femme ?

— Je le crois.

— Croyez-vous que cet amour puisse naître tout à coup, spontanément, et qu'au moment où il commence il puisse être aussi puissant, aussi immense qu'après des années d'épreuves et de durée ?

— Chez certaines personnes, je le crois.

— Me supposez-vous une de ces personnes ?

— Absolument.

— Alors je suis tranquille : vous me comprendrez.

La comtesse lui serra la main.

— Eh bien ! vous avez plus à me pardonner que vous n'eussiez pu croire.

Je vous ai appelée ici plus pour moi que pour vous ; je vous ai appelée ici, parce que, forcée de me séparer de lui, ou plutôt abandonnée sans qu'il me soit possible de retrouver ses traces, j'ai senti le besoin irrésistible de vous voir pour vous parler de lui, pour vous demander du courage contre son souvenir, pour vous supplier de m'écouter patiemment, moi que mes pensées, mes regrets, mes désirs étouffaient.

— Hélas ! combien je vous plains !

— Vous me plaignez, vous ne m'accusez pas. Vous tendez la main à ma misère, et cette misère vous éclairera sur le danger

que vous courez : danger terrible, incessant, impossible à combattre, parce qu'il est insaisissable.

Chère comtesse, cet homme n'a ni cœur ni foi.

— Hélas !

— Il a juré votre porte, il vous hait de tout son amour, je vous l'ai dit.

— Je le sais.

— Il a mis à exécuter son dessein une patience et une suite telles que j'ai cru l'y avoir fait renoncer. Il m'a souffert, mais il ne m'a point aimée ; bien plus, il me méprise.

Il a sur moi toute la puissance de mon passé ; il me le jette à la face à chaque retour de mon âme vers le droit chemin. Oh ! c'est cruel, allez !

— Ce doit être une horrible torture.

— Jugez : le remords prenant la forme de l'homme aimé pour vous reprocher un crime ! Il me traînait après lui partout, il me montrait comme un objet de luxe ou comme une esclave de parade que l'on fait baladiner devant ses convives. J'obéissais.

Par une espèce de miracle, mon beau-père, je suppose, n'a rien su de cela : il fût venu me poignarder sur le lieu de ma honte. Mon mari, s'il l'a su, ne s'en est point soucié. Depuis la scène de Naples, il ne s'est plus occupé de ma conduite, il n'a pas daigné en embarrasser sa vie.

Peut-être me craignait-il ! Ne savait-il pas de quoi j'avais été capable ?

— Il est resté à Venise, et jamais un mot de lui nous a révélé la moindre inquiétude.

— C'est un homme sans noblesse que le marquis Bresca. Il eut une fois un mouvement de colère et cela l'a fatigué ; depuis lors, il a pris de la vie la fleur et prétend que la lie ne le regarde point. C'est peut-être le meilleur parti : il ne souffre pas.

Un jour, Armand disparut tout à coup. Il avait gagné des sommes prodigieuses aux différents jeux, aidé de cet ingrat Casanova, après sa fuite des plombs.

Il emporta la somme, il partit pour Venise, se cacha de telle sorte, pendant plusieurs semaines, que l'inquisition même ne le soupçonna pas.

Il distribua ses ducats à des gens de sac et de corde, agents subalternes dont il détourna la félicité, et qu'il eut pourtant l'adresse de placer à tous les postes importants pour lui.

Quelques-uns lui restèrent fidèles et se turent ; d'autres eurent peur et le trahirent au dernier moment, après avoir reçu la moitié de leur salaire.

Il eut l'audace, vous le savez, de s'introduire chez vous, déguisé en alguazil, après s'être montré à vous en vous bravant à visage découvert.

Il se fit mettre comme gardien près d'Aurora ; deux affidés l'attendaient en bas, les autres étaient échelonnés vers Padoue, où l'attendaient aussi une voiture de voyage et des chevaux de relais jusqu'à Gênes, où il s'embarquerait.

Tout était bien combiné, sauf la trahison. Il n'eut pas fait cent pas avec cette folle qu'elle lui fut reprise malgré ses efforts, et lui attaché par des chaînes, jeté au fond d'une barque et conduit en prison.

Vous savez mieux que moi quelle influence le sauva encore : vous savez quelles imprécautions, quelles menaces sortirent de sa bouche, lorsque, pour la dernière fois, vous essayâtes de le rappeler à des sentiments meilleurs.

Il partit la rage dans l'âme, il revint à Naples, où j'étais restée malgré moi, retenue par une fièvre de transport que son abandon m'avait donnée,

Il repartit pauvre et désolé, furieux, ne m'épargnant aucune de ses impressions et me jurant toute la journée que, tôt ou tard, il vous arracherait votre sœur et sa fortune, après avoir tué votre mari.

—C'est horrible ! murmura la comtesse.

« —J'ai perdu la partie, disait-il, nous la recommencerons, et je viendrai à bout de la gagner. Je veux voir cette femme misérable et coquette à mes genoux, me demander grâce pour elle, grâce pour sa sœur, et les couvrir de honte, et les fouler sous mes pieds comme des vipères. Ah ! elle souffrira tout ce que j'ai souffert, à son tour ! »

—L'ingrat !

—Oui, bien ingrat pour ceux qui l'ont comblé de biens, pour le dévouement d'une pauvre femme, pour son humiliation, pour son avilissement. Il regarde tout en ce monde du regard de Satan dans le Dante, et quelquefois il me semble que c'est lui.

—Il est pour vous un ange de ténèbres, du moins.

—Nous parcourûmes ainsi quelques pays de l'Europe, vivant de la même industrie.

Oasanova nous suivit et acheva de le perdre. Il lui apprit, je crois, à corriger la fortune, ce qu'il avait essayé souvent sans y réussir.

Eh bien ! chère comtesse, je voyais tout cela, je savais quel était cet homme, et je l'aimais ! et je l'aurais servi à genoux !...

Il y a deux mois, nous étions à Vienne.

Depuis le commencement de votre révolution, il allait et venait sans cesse, comme agent des Jacobins de Paris, dans toutes les capitales. Il fut un chaud terroriste, il se plongea délectablement dans le sang de cette noblesse qui le reniait, disait-il, et revit mourir cet excellent roi qu'il avait gardé, cette reine si pleine de bonté pour lui : il les vit sans remords, sans douleur, sans émotion.

—Hélas !

—Moi, je l'aimais toujours ! Si quelquefois il m'échappait un reproche, une plainte sur ses fondions ignobles et criminelles, il me rappelait le temps où moi aussi j'avais accepté le service honteux et occulte de la République de Venise, afin d'obtenir l'impunité, la sûreté pour mes caprices et mes déportements.

Il oubliait qu'une fois j'ai risqué ma vie, en trompant mes maîtres, en abusant des secrets confiés à ma discrétion, et que ce sacrifice, je l'avais fait pour lui, pour le sauver.

—Vous y étiez madame : sans votre généreux mari, qui me déroba aux recherches, j'étais perdu.

—C'est vrai.

—Depuis quelque temps il ne parlait plus de vous, lorsqu'un certain soir il entra tout joyeux, en m'annonçant que vous et votre sœur, vous étiez, grâce à lui, considérées comme émigrées ; qu'il avait fait confisquer vos biens, et qu'il les achetait pour quelques poignées d'assignats.

—Enfin, ajoutait-il, je la tiens bien cette fois, et elle ne m'échappera pas !

—Il est vrai que nous sommes ruinées.

—Ses menaces et ses imprécations ordinaires suivirent. Il prononça quelques phrases mystérieuses, quelques demi-mots qu'il refusa de m'expliquer et qui me laissèrent dans la plus grande inquiétude sur votre sort, sur celui de mademoiselle de Sainte-Même.

Je voulus vous écrire, la crainte me retint. Il cessa de nouveau d'en parler. J'espérai qu'il avait oublié. Est-ce qu'il oublie, lui !...

Une semaine après, il avait quitté Vienne, aussi secrète-

ment qu'il y était venu, en me laissant quelques lignes-que je vais vous réciter ; je les sais par cœur.

—Tout fini en ce monde, Fiorina, même le bonheur indigne, pour un homme rejeté du monde, de couvrir de honte une grande dame telle que vous. Il faut nous séparer.

« Cette fois-ci, je vous quitte pour ne jamais vous revoir : vous ne m'amusez plus. Retournez en Italie. S'il me prenait par hasard fantaisie de vous écrire, c'est là que vous auriez de mes nouvelles.

« Je vous engage à vous cacher, à fuir le monde, et surtout les inquisiteurs d'État : ils ont une rançonne du diable et vous paieriez pour vous et pour moi.

« Que mon sort ne vous inquiète pas. J'ai atteint le but de ma vie : ma vengeance est accomplie, ou du moins va l'être entièrement bientôt.

« Je vous souhaite tout le bonheur possible, à condition que je n'en serai pas témoin, que je n'y contribuerai en rien et que je n'en attendrai jamais parler : c'est là ma meilleure reconnaissance.

—Quelle ironie ! quelle ingratitude, toujours !

—Et quel amour que celui qui résiste à cela ! J'ai lu cette lettre le jour et la nuit, j'ai voulu en torturer le sens pour y trouver de l'espoir. J'ai couru sur ses traces si bien perdues, que tous les efforts possibles ne les découvriraient pas.

Lasse enfin, je me désespérai. Une lettre de mon beau-père, pleine de promesses et d'affection, m'attira ici. Il m'offrait un asile et sa protection, j'acceptait.

Il me semblait encore obéir à Armand. Balbianino c'est l'Italie, c'est l'espoir d'entendre parler de lui !

Voilà, chère comtesse, la vérité tout entière ; je ne vous ai rien caché, jusqu'à ce mouvement d'égoïsme qui m'a forcé à vous appeler. J'ai songé à vous avertir, c'est vrai, mais je ne vous aurais peut-être pas avertie si je fusse restée avec Armand.

Jugez-moi, pardonnez-moi, et songez que ce n'est pas moi qui me guide : c'est la passion dans toute sa fougue, dans toute sa puissance...

Il ne viendra pas ici pour moi, hélas ! Mais s'il apprend que vous y êtes, peut-être votre présence l'appellera-t-elle, peut-être le désir de vous voir le ramènera-t-il près de moi.

Ah ! je suis bien misérable !...

—Bien misérable, en effet, je l'avoue, puisque vous exposez l'avenir, la vie peut-être de deux femmes innocentes, afin de satisfaire le besoin des mépris de cet homme dont vous êtes dévorée.

—Pardon ! pardon !

—Je vous pardonne, reprit la comtesse avec mélancolie, vous êtes si malheureuse et vous avez tant à l'être encore !

Il y eut un moment de silence. Ces deux femmes sondaient du même oeil l'abîme où la fatalité, où l'inconcevable pouvoir de cet homme les entraînaient.

—C'est ma destinée, dit enfin la comtesse, il fallait que cela arrivât. Ah ! ma mère était inspirée lorsque, dans le jardin de Versailles, elle nous oria, à ma sœur et à moi : « Ne regardez pas cet homme, mes enfants, il vous sera fatal ! »

—Cet homme, c'est le génie du mal, envoyé sur la terre pour perdre celles qui l'aiment, pour châtier les coupables et pour persécuter les innocentes.

Mais qui donc l'a mis au monde ? De qui a-t-il reçu cette funeste beauté, cette séduction, cette puissance ? Oh ! si j'avais été sa mère, il m'aurait aimée et j'aurais été bien fière de lui !

Un rayon de lune, passant entre deux cyprès, tomba sur la

marchesa et l'illumina. Elle semblait une de ces martyres exaltées jusqu'à la folie, à qui les supplices n'apportent que la joie de souffrir pour une cause adorée.

Amaranthe, dont la chaste passion n'avait conquis ni les emportements, ni les orages, la regardait avec cet étonnement naïf à qui tout semble impossible, hors du rôle de l'habitude.

Le silence n'était interrompu que par les vagues du lac, clapotant contre le roc.

Un vent assez fort s'était élevé, un de ces tourbillons qui dégénèrent en tempête, très fréquents sur le lac de Como. Les naufrages n'y sont pas rares, et la pointe de Balbianino passe pour une des plus dangereuses.

Cependant, la lune somait ses larmes d'or sur les flots agités; elle éclairait d'une douce lumière les villas endormies et les bois se mirant dans les eaux.

L'heure avançait où la procession des fantômes se faisait voir, assurait-on.

Madame Dandolo et Fiorina n'y songeaient ni l'une ni l'autre. Soit hasard, soit préoccupation, la comtesse crut entendre une cloche funèbre.

— Quelque glas de mort, dit-elle, nous arrive avec la brise. Le lac est bien large en cet endroit, pourtant.

— Aucun glas ne peut s'entendre d'ici; nous sommes loin de tout, et d'ailleurs je n'entends rien, repris la marquise.

— Je me trompe sans doute, à moins que ce ne soient les moines de la chapelle qui commencent leur procession, continua madame Dandolo en souriant.

Fiorina tressaillit et regarda autour d'elle.

La lune éclairait les statues et les faisait paraître blanches comme des ombres. Une imagination exaltée pouvait s'en frapper, et peut-être c'était là ce qui avait donné lieu aux légendes.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Fumet. — Dis donc, Trémon, qu'est-ce que c'est que l'urbanité?

Trémon. — L'urbanité, c'est la différence qui se trouve être la subséquence de l'inférieur au supérieur.

Fumet. — C'est drôle, je ne me défigurais pas que c'était ça.

Entendz au conseil de révision :

— Un tel, de quelle classe êtes-vous ?

— De la bourgeoisie, mon capitaine.

— Quelle cause d'exemption invoquez-vous ?

— Une femme veuve.

Un de nos compatriotes, ignorant les habitudes américaines, a eu l'année dernière, près de Chicago, deux côtes enfoncées dans un accident de chemin de fer. Il se présente au bureau de la compagnie pour déposer sa demande d'indemnité :

— Comment ? s'écrie l'employé, vous faites du bruit pour cette bagatelle ? Mais, au mois de septembre, nous avons eu ici trente deux morts... et aucun ne s'est plaint !

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

1. — Le Roi des Voleurs, Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard; et plus de cinquante historiettes, etc.
2. — Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, etc.
3. — Le Duo de Kandos; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat, etc.
4. — Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
5. — Une Vengeance de Plau-Rouge, La Demoiselle du Cinquième; Le Crime d'un autre; etc.
6. — La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat.
7. — Les Meurtres de l'Héritière, L'Homme des Grèves, Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistré.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.